

Petite revue de philosophie

Sartre ici Bibliographie anatomique (préliminaire)

Roland Houde

Volume 2, Number 1, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105704ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105704ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Houde, R. (1980). Sartre ici : bibliographie anatomique (préliminaire). *Petite revue de philosophie*, 2(1), 137–161. <https://doi.org/10.7202/1105704ar>

Sartre ici

**bibliographie anatomique
(préliminaire)**

Roland Houde

*Professeur au département de philosophie
Université du Québec à Trois-Rivières*

«L'écrivain est *en situation* dans son époque: chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi.» (Sartre, *Situations II*, Gallimard, 1948, p. 13.)

«Le reste — c'est-à-dire la fortune de son oeuvre... — c'est la part du diable. Et l'on ne doit pas jouer avec le diable.» (Sartre, «La nationalisation de la littérature», *Les Temps Modernes*, 1re année, no 2, nov. 1945, p. 211.)

Pour commencer, il faut que je l'avoue: ayant accepté d'écrire sur Sartre* (sans doute parce que j'ai d'abord beaucoup désiré le faire sans me demander en

* «Sartre ici»: dans les limites proposées, «ici» signifie vers la fin de 1945 alors que Roméo Trudel, o.m.i., analyse les «Aspects généraux de l'existentialisme» dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 15, p. 121*-146*. Exposant le problème de l'existence concrète, il rappelle la pluralité des solutions avancées depuis Kierkegaard: Scheler, Karl Barth, Jean Wahl, Denis de Rougemont, Gabriel Marcel, Jaspers, Heidegger, Benjamin Fondane, L. Chestov, Husserl, Le Senne, Lavelle. Celui qui avait «la passion de comprendre les hommes» est absent du tableau.

quel lieu), me voici bien embarrassé. Douze idées plus fuyantes que les truites du Bruneau.

Rappelons-le brièvement. Né en 1905, Jean-Paul Sartre étudia à l'École Normale Supérieure pour débiter dans l'enseignement au Lycée du Havre. Il pratiqua au Lycée Henri IV avant de se joindre à l'Institut Français de Berlin en 1934. L'année suivante il professe au Lycée Condorcet. Dans l'armée de 1939 à 1941, il passe neuf mois en captivité en Allemagne. Libéré, il participe aux mouvements de résistance de 1941 à 1944. En 1942, Sartre décide de se confiner à son travail littéraire. Sans préavis, *L'être et le néant* paraît en 1943.

Et la guerre terminée, une autre résistance s'emparera de son oeuvre et fera toute son oeuvre. A preuve: Pierre Boutang, *Sartre est-il possédé?* (*La Table Ronde*, 1946); Henri Lefebvre, *L'Existentialisme* (Ed. du Sagittaire, 1946) p. 14:.

«L'étude objective de ces curieux phénomènes idéologiques amènera tout observateur de bonne foi à constater qu'en 1924-25 (dans l'autre après-guerre) des philosophes, pouvant à bon droit se dire «existentialistes» se sont manifestés; ils ont tenté de constituer une doctrine, d'établir un programme, de fonder une école. Dans une forme moins nette qu'aujourd'hui, moins «pure» (si l'on peut dire!) les «existentialistes» de l'autre après-guerre ont publié une revue et différents écrits.

D'ailleurs, le retentissement de ces écrits, sans avoir été nul, fut relativement faible; l'existentialisme «première manière» n'arriva pas, il y a vingt ans, à se transformer en un mouvement «sérieux»; il côtoya le surréalisme, sans toujours bien s'en différencier. Rapidement, ce groupe de jeunes écrivains et philosophes se dissocia; les uns abandonnèrent l'existentialisme, qui leur paraissait négateur et trop révolutionnaire, pour s'embourgeoiser et faire carrière; les autres, après une critique de leur propre position, parfois aussi

après de dures épreuves personnelles, modifièrent profondément leur conception du monde et passèrent — non sans difficultés, non sans souffrances — au marxisme.

Libre à M. Sartre et à ses amis, lorsqu'ils se décideront à ne plus taire ces faits, d'expliquer l'insuccès de cette première école «existentialiste» par un manque de talents ou d'audace. Admettons. Cette explication, cependant, pourrait n'être que partiellement exacte!... Et peut-être y a-t-il ici quelque chose de plus intéressant, qui permettrait de comprendre, dans un cas particulier et proche de nous, l'histoire idéologique d'une époque, ses sinuosités, ses détours, ses crises.

Et d'abord, ce ne serait pas la première fois que des écrivains exploitent (talentueusement) une position philosophique et littéraire qu'un peu plus d'honnêteté intellectuelle leur ferait abandonner. On tire parti de ce qu'on est, n'est-ce pas? C'est une bonne manière d'exister!

L'historien des idées et de la vie sociale ne se laisse pas duper par les mots: «talents», «succès», et cherche ce qu'ils recouvrent. Et si les talents provoquent le succès, encore faut-il que les conditions de ce succès existent; le succès possible — la demande sociale — appelle les talents, les mûrit, puis quelquefois les mène à leur perte...

Premier fait à constater, sans acrimonie rétrospective ou actuelle: la formation, à la suite de la guerre 1914-18, d'un mouvement «existentialiste»; caractère encore confus de ce mouvement. Deuxième fait: insuccès relatif. Troisième fait: dislocation, pour des raisons qui ne furent pas toutes et pas nécessairement médiocres.

Il s'agit de savoir si ces faits apprennent quelque chose sur les conditions sociales de l'existentialisme, sur sa signification réelle, sur son avenir possible. Cette philosophie ne serait-elle pas un phénomène de décomposition, dont le succès actuel s'expliquerait par un degré accru de décadence d'une culture, d'une société ou du moins de certaines classes de cette société? Et les arguments qui obligèrent certains initiateurs à réviser leurs idées — arguments qu'ils découvrirent dans l'épreuve la plus directe de l'«existence» réelle — ne sont-ils pas valables contre l'existentialisme ressuscité?

Il n'est pas difficile aujourd'hui aux hommes de quarante ans

de retrouver leur vingtième année, malgré l'immense éloignement apparent de ces époques révolues.

Sous les apparences trompeuses de veulerie, de laisser-aller, d'absence de contours (apparences qui sautent aux yeux des intellectuels «pénétrants») tout est aujourd'hui plus marqué, plus accusé, plus net qu'il y a vingt ans. La décomposition est devenue pourriture; l'odeur de renfermé et de faisandé que dégageaient déjà les classes «dirigeantes» se confirme en solide puanteur. L'inquiétude se nomme maintenant angoisse.»

Et plus spécifiquement, Etienne Gilson, «Le Thomisme et les philosophies existentielles» dans *La Vie Intellectuelle* (no 5, 1945, p. 144-155); Claude-Edmonde Magny, «Système de Sartre» dans *Esprit* (1945, p. 564-580 et 709-724); dans *Deucalion*, 1, 1946: p. 13-37, "Heidegger et Sartre" par Alphonse De Waelhens; "Essai sur le néant d'un problème", p. 39-72, par Jean Wahl; «Remarques sur une nouvelle doctrine de la liberté», p. 73-92, par Aimé Patri:

«C'est par nécessité que nous avons la liberté. Mais parler ainsi de «condamnation», de «nécessité» n'est-ce pas retrouver le dur langage de la philosophie des essences à laquelle on voulait précisément échapper? Chaque chose est ce qu'elle est et ne peut être autre que ce qu'elle est. Si c'est par nature que l'homme est libre, on ne voit pas que son existence échappe à la juridiction du royaume des essences. Si l'homme ne peut échapper à sa liberté, il faudra bien dire que c'est parce que tel est son destin.

Semblable à celle du menteur qui déclare: «Je mens», la doctrine existentialiste de la pure liberté se contredit elle-même dès qu'elle est énoncée. Elle donne lieu exactement au même type d'antinomie. Quel est le comble de la liberté? Être libre de tout, sauf de ne pas être libre de tout, même de renoncer à sa liberté? Quoi qu'en dise Sartre, il n'existe aucune raison logique de préférer une des deux hypothèses à l'autre. L'une et l'autre satisfont également à la définition de la pure liberté qui est de ne se trouver limitée par rien d'autre que par elle-même. Mais dans un cas comme dans

l'autre, on voit la pure liberté secréter aussitôt le venin qui la tue. Limitée par elle-même, la pure liberté est tout aussi bien détruite que si elle se trouvait limitée par une cause étrangère. Dans l'hypothèse admise explicitement par Sartre, la limitation est effective et constante: il y a un choix qui m'est interdit. Dans l'autre, on pourrait penser que la limitation est seulement éventuelle: je puis renoncer à ma liberté, ce qui ne veut pas dire que j'y renoncerais effectivement, mais seulement qu'à chaque moment je choisis d'être libre, en côtoyant sans cesse l'abîme où je pourrais me plonger si je renonçais à la liberté¹. Que serait cependant une liberté destinée à ne jamais s'exercer? Si je suis libre de renoncer à ma liberté, il faut bien qu'il y ait un cas au moins où cette liberté est effectivement exercée.

Mais encore plus important ou utile pour le Québec, comme nous le verrons plus loin: J. Mercier, «Le Ver dans le fruit» dans la revue européenne des Jésuites, *Études*, 1945, p. 232-250; Benoît Pruche, *Existentialisme et acte d'être*, Arthaud, 1947, ainsi que *L'Homme de Sartre*, Grenoble, Arthaud, 1949; Gilbert Varet, *L'ontologie de Sartre*, PUF, 1948, p. 15:

«La phénoménologie porte en elle une aspiration congénitale à s'épanouir corrélativement en une ontologie et en une théorie critique de la connaissance.

Dans l'idée critique, toute question sur l'être appelle l'examen des conditions pour le connaître: naturellement, rien à redire jusqu'ici. Ainsi, chez Heidegger et chez Sartre, toute question philosophique a pour propriété — c'est l'essence même d'une question philosophique — de renvoyer aux possibles de cette question. Dans ce sens précis, tout existentialiste conscient, phénoménologue ou non, Sartre en particulier, est largement tributaire de la "Révolu-

1. Il faudrait ici songer au problème de la mort et notamment à celui de la mort volontaire que Sartre esquisse beaucoup trop rapidement dans un paragraphe de «L'être et le néant». Nous nous proposons de revenir ultérieurement sur cette question. S'il est vrai qu'une mort volontaire existe, de quel droit nierait-on que je puis par ma liberté mettre fin à ma liberté?» (p. 79 avec note)

tion" kantienne, qui est bien une des acquisitions fondamentales de la philosophie moderne: ce doit être désormais le caractère distinctif de toute philosophie que d'inclure dans sa propre problématique l'entreprise philosophique dans son ensemble, et partant le philosophe lui-même.

Est-ce à dire toutefois que pour prétendre au titre de *Science* de l'être en tant qu'être, l'*ontologie* soit suspendue à l'*épistémologie*, discipline dernière et indépendante? N'est-ce pas plutôt l'outrecui-dance, et au fond le motif de stérilité de la critique kantienne, que cette mise en tutelle de la théorie de l'Être par la théorie du Savoir, — surtout si cette opération revient à ériger en norme de tout savoir les normes de tel savoir positif particulier, logique formelle, géométrie analytique ou encore, chez Kant, la physique Newtonienne? Montrons-nous donc plus radicalement critique que Kant lui-même: refusons de nous laisser imposer par aucune autorité, (pas même l'autorité des modernes sciences exactes). C'est à nouveau la phénoménologie qui nous autorise à refuser la tutelle qu'on nous offre.»

Ainsi le problème est posé. A tout écrivain, engagé ou non, la demande est faite d'avouer s'il écrit pour s'engager ou s'il s'engage pour écrire². Mais une autre exigence s'impose pendant la reconstruction européenne et ces discussions autour du Sartrisme. L'Amérique l'attire³. Les attire. A commencer par New-York puis Mon-

2. Il y avait une autre possibilité qui consistait à voir les écrivains accepter une bonne fois, en toute modestie et avec bonne conscience, d'être *pratiquement inutiles*. À la Georges Bataille: «Il me semble heureux de nous opposer à l'équivoque, et ne pouvant agir vraiment, de nous dérober sans ambages».

3. Cf. J.-L. Loubet del Bayle, *Les Non-Conformistes des années 30*, Paris, Séuil, 1969, p. 415: «Jean-Paul Sartre (...), non sans quelque exagération, à Denis de Rougemont stupéfait, lors d'un voyage à New York à la fin de 1944: «Vous, les personalistes, vous avez gagné. Tout le monde en France se dit personaliste.» J.-P. Sartre, «Forgers of

tréal. En mars 1946, sous les auspices de la Société d'Etude et de Conférences (SEC)⁴. Ailleurs par la suite et pour la suite selon l'espace mis à notre disposition.

Ce que nous avons pour nous guider au départ se retrouve dans *l'Album - Souvenir de la SEC 1933-1958*, Montréal, p. 49:

«1945-1946... Jean-Paul Sartre — Les tendances de la littérature française contemporaine: La pratique de l'engagement — Thécauserie annuel».

Avec le souvenir en plus de la lecture de «Les Autres», publié à l'origine dans *L'Arbalète*, au titre alors et encore plus significatif que *Huis-clos*, pièce jouée à Montréal au début de l'année 1946.

Voici donc une partie du dossier «Sartre au Québec». Chronologiquement. Je remercie Jacques Beau-dry, architecte et chercheur, d'avoir accepté de m'assister dans ce travail⁵.

Myth: The Young Playwrights of France», *Theatre Arts*, 30, 6, July 1946, p. 324-335. Et Simone de Beauvoir, *L'Amérique au jour le jour*, Paris, Gallimard, 1954 - journal de l'auteur aux Etats-Unis du 25 janvier au 20 mai, 1947; J.-P. Sartre, «American Novelists in French Eyes», *Atlantic Monthly*, 178:2, August 1946, p. 114-118, traduction d'une conférence donnée à Yale University; «I discovered Jazz in America», *Saturday Review of Literature*, 30:48, November 1947, p. 48-49.

4. Faut-il le répéter: la SEC a été établie «sous le patronage de la Faculté de Philosophie de l'U. de M.» en 1933-34, «sur la foi de son directeur», le Rév. Père Ceslas Forest, o.p. Là s'arrêtent les liens avec la «Faculté» contrairement à ce que le *Répertoire des périodiques québécois* consigne (no 326, BNQ, 1974, p. 44).

5. Pour de plus amples références ou interférences, cf. «Résumé bibliographique (1936-1972)» par Michel Contant et Michel Rybalka dans *Obliques*, no 18-19, p. 331-334; François et Claire Lapointe,

1. «Huis-clos» au Gesù (*sic*), *Le Devoir*, vol. XXXVII, no 15, 19 janvier 1946, p. 6:

«A compter du 27 janvier, l'Equipe en donnera une représentation à la salle du Gesù, et l'on pourra voir quel acharnement tragique les personnages mettent, après leur mort, à retrouver cette trace qu'ils ont laissée de leur passage terrestre.»

2. André Langevin, «Au Gesù «Huis Clos» de Jean-Paul Sartre», *Le Devoir*, vol. XXXVII, no 22, 28 janvier 1946, p. 4:

««Huis Clos» de Jean-Paul Sartre est une oeuvre de théâtre remarquable. C'est la première impression que l'on garde du spectacle donné par l'Equipe au Gesù hier soir.»

3. Jean-Louis Roux, «Sartre et Martin du Gard à l'Équipe», *Le Quartier Latin*, 1 février 1946, p. 3:

«Que pensera-t-on de Sartre, dramaturge, dans vingt ans d'ici? Peut-être sera-t-il aussi insupportable à la génération de 1960 qu'Hervieu l'est à la nôtre. Et qu'on ne se scandalise pas que je mette le nom d'Hervieu à côté de celui de Sartre. Car si Jean-Paul Sartre a une psychologie beaucoup plus forte que celle d'Hervieu, s'il a pour s'épauler une philosophie originale, sur la scène, il ne fait pas autre chose qu'Hervieu et tous les tenants du théâtre à thèses: animer des idées. Remarquez les réflexions des gens qui sont emballés au sortir de la pièce: «Comme c'est fort» disent-ils. Exactement l'épithète qui convient à un système philosophique, mais pas à une pièce de théâtre.»

4. André Langevin, «Encore «Huis Clos» », *Le Devoir*, vol. XXXVII, no 27, 2 février 1945, p. 6:

«Ce texte est d'une grandeur tragique qui s'impose d'elle-même et réduit à néant notre faculté critique. Jean-Paul Sartre ne torture pas seulement ses personnages mais il torture aussi les spectateurs

Jean-Paul Sartre and His Critics, An International Bibliography (1938-1975), Ohio, Bowling Green State University, 1975 ainsi que Robert Wilcocks, *Jean-Paul Sartre: A Bibliography of International Criticism*, Edmonton, U. of Alberta Press, 1975.

en les obligeant d'avancer sans regarder derrière, en les forçant à une tension cérébrale qui stérilise l'esprit et le rend insensible.»

5. Louis Beirnaert, «Les derniers Romans de Sartre», *Le Devoir*, vol. XXXVII, no 27, samedi 2 février 1946, p. 9. Compte-rendu typique d'alors, ce qui compte n'est pas ce que nous en pensons ici mais plutôt «ce qu'en disent les «Études» d'ailleurs».

«Des Études, de Paris, numéo de novembre:

Si les livres avaient une odeur, il faudrait se boucher le nez à la lecture des derniers romans de Sartre. Je ne suis pas spécialement délicat, mais j'avoue trouver insupportables les relents qui s'exhalent de ces personnages décomposés qui évoluent dans un décor de latrines, d'urinals et de vomissements. Dans un éclair de lucidité, le professeur de philosophie dont Sartre a fait son héros se voit «pourri jusqu'à l'infini». Pourri, Matthieu l'intellectuel, et pourris avec lui Daniel l'inverti, Ivitch l'étudiante déboussolée, Boris le gigolo, Lola la chanteuse de boîte de nuit.

Il y a déjà dans le choix exclusif de tels êtres un étrange parti pris. Supposons un instant que dans la totalité des «existants» nous fassions un partage: d'un côté, ce qui est jeune, frais, sain; de l'autre, ce qui est frelaté, corrompu, déchu. Supprimons alors le premier lot et dilatons le second pour en faire le monde: nous aboutissons ainsi à faire de l'univers une sorte de poubelle où il n'y a plus que des déchets. Ne poser le problème de la vie qu'en fonction de ses excréments, rabaisser l'existence au niveau du ruisseau et du dépôt, c'est, très exactement, le dessein de Sartre, et ce contre quoi nous protestons par simple souci de vérité: il y a autre chose dans le monde que des ratés, et tous les hommes ne passent pas leur vie entre les cafés de Montparnasse et les boîtes de nuit de Montmartre.»

6. Jean Ampleman, «Il faut voir «Huis-Clos»», *Notre Temps*, vol. 1, no 16, 2 février 1946, p. 5:

«Vous n'avez jamais vu ça; vous n'avez jamais imaginé ça; l'enfer. Le génie de Jean-Paul Sartre l'a réalisé dans HUIS-CLOS.

Ce n'est pas du réalisme; ce n'est pas de la fantaisie. C'est au-dessus de la réalité; ça dépasse l'imagination. Dans un monde, où il n'y a plus de temps ni d'espace, plus de commencement ni de fin. C'est de la surréalité. Du surréalisme.»

7. Jeanne Mercier, «Le Ver dans le fruit — A propos de l'oeuvre de M. J.-P. Sartre», *Le Devoir*, samedi 16 février 1946, vol. XXXVII, no 39, p. 8-9. (Comme l'avant-propos du *Devoir* l'indique, il s'agit ici d'un repiquage de l'essai paru dans la revue jésuite *Études*, 1946, t. 244, p. 232):

(N.D.L.R.) Sous ce titre les *Études* de Paris ont publié un long article où la pensée d'un des écrivains français les plus réputés à l'heure actuelle — dramaturge, romancier, philosophe — est analysée au point de vue chrétien. Nous n'avons pas l'espace nécessaire pour reproduire ces dix-huit pages. Mais nos lecteurs liront sans doute avec intérêt celles qui sont consacrées à la pièce de Sartre: *Huis-Clos*, jouée récemment à Montréal.

Nous encadrons ce passage entre les premières lignes de l'article et les dernières qui en forment la conclusion.

«Mais, outre que cet enfer n'est pas l'enfer chrétien, que l'absence de Dieu n'y porte pas son vrai nom, il représente pour M. Sartre la seule voie réellement ouverte à l'homme, ou, pour mieux dire, la seule impasse dans laquelle il est d'ores et déjà engagé. Car, enfin, cet enfer n'est pas loin de nous, il n'est pas ailleurs: c'est la condition humaine elle-même, c'est la vie devenue pleinement consciente des buts qu'elle sert et de l'oeuvre qu'elle fait, c'est la progression du mal et de la haine, c'est l'antagonisme irréductible de moi et d'autrui. Et cela dans le huis clos d'un univers sans porte ni fenêtre sur l'au-delà. Ces emmurés vivants, nous les rencontrons tous les jours. Le monde des réprouvés, pour M. Sartre, c'est le monde des hommes, c'est le nôtre. Et pour que nul ne s'y trompe, un de ses personnages l'a dit: «L'enfer, c'est l'existence des autres.»

8. Marc Aubry, «La Querelle existentialiste», *Revue Dominicaine*, vol. 52, t. I, février 1946, p. 109-112.

9. Elie Darnoux, «Les arcanes de l'existentialisme», *Notre Temps*, vol. 1, no 19, 23 février 1946, p. 8:

«De M. Jean-Paul Sartre nous ignorons à peu près tout, si ce n'est qu'il est le «leader» d'un mouvement philosophique nouveau qui fait circuler maints ragots troublants chez nos frères de France. L'Equipe nous présentait récemment l'une des deux seules pièces de théâtre de Sartre, «Huis Clos»; l'autre, que les Compagnons ne joueront pas, s'intitule «Les Mouches». Les idées furent très partagées à l'issue de cette représentation. Les plus humbles, inquiets, avouaient ne pas comprendre au juste ce que M. Sartre avait voulu dire, et s'en retournaient songeurs avec l'espoir d'être éclairés quelque peu par nos critiques. Ces derniers, malheureusement, s'en sont tirés d'emblée par quelques vagues commentaires portant sur la technique de la pièce plutôt que sur l'idée-clef qui y est exposée.

Du point de vue artistique: «Huis Clos» n'est pas une pièce de théâtre. Cela va, si l'on rejette la différence entre le théâtre tout court, qui a pour but d'amuser, et le théâtre à thèse, qui sans être un exposé idéologique, a pour fin d'ensemencer l'auditoire ou de le préparer en l'inquiétant. M. Jean-L. Roux a savamment fait remarquer, dans son article du «Quartier Latin», que Pirandello avait déjà expérimenté l'idée d'un drame qui se passe dans l'immatériel: cependant le critique aborde fort brièvement la question philosophique.»

10. Raymond Las Vergnas, «Sartre et son horreur de la beauté», *Le Devoir*, 2 mars 1946, vol. XXXVII, no 51, p. 8. (Reprise de la conclusion d'un texte paru dans *Les Nouvelles Littéraires* du 31 janvier 1946 (p. 1-2) sous le titre «Snobisme de la laideur» et signé par un «ancien camarade de lycée» de J.-P. S. Incidemment, pour *Le Devoir*, le texte repiqué aurait été titré: «Pour un snobisme de la beauté»!) Las Vergnas, chef scout à la Gérard Granel, publia également en 1946 ce qu'on appela proprement un sottisier, *L'Affaire Sartre*.

(N.D.L.R.) Dans *Les Nouvelles littéraires* de Paris, numéro du 3 janvier, M. Raymond Las Vergnas, qui note incidemment qu'il est un ancien camarade de lycée de M. Jean-Paul Sartre, consacre à celui-ci, sous le titre *Pour un snobisme de la beauté*, un long article où il juge son oeuvre proprement littéraire du point de vue de la littérature pure.

En voici la conclusion:

Et surtout le défaut profond de cette littérature est sa haine persistante de la beauté.

11. Julia Richer, «Thé annuel de la Société d'Etude», *Notre Temps*, 16 mars 1946, vol. 1, no 22, p. 5:

«Monsieur Jean-Paul Sartre, a donné, au thé annuel de la Société d'Etude, une conférence sur les tendances de la littérature française contemporaine. Il a fait l'historique du mouvement clandestin littéraire de la résistance. Il a situé, dans l'évolution des événements tragiques qu'ils ont traversés, les écrivains: Georges Bataille, Albert Camus et Simone de Beauvoir.

La résistance n'aura pas donné de grands trésors à la littérature française, a dit M. Sartre, mais elle aura servi à aggraver la responsabilité de l'écrivain, à lui révéler le côté austère de sa vocation et ce qu'elle doit avoir de militant. La littérature française, a conclu M. Sartre, a maintenant repris sa fonction traditionnelle qui consiste à prendre l'homme dans le concret et, à travers cela, à penser sa condition universelle.

La conférence de M. Sartre, intéressante, avait une valeur de témoignage.

Toutefois nous nous expliquons difficilement l'engouement colonial dont fait preuve le public montréalais à propos de M. Sartre (qui ne manque pas de qualités littéraires) dont les tendances philosophiques viennent nettement en contradiction avec notre idéal de catholiques.

Qu'un public averti, curieux de se renseigner sur un mouvement révolutionnaire, assiste à une telle conférence, nous ne trouvons rien à redire. Ce qui est moins admissible c'est que toute une jeunesse — et la proportion des jeunes dans l'auditoire, dimanche,

était frappante — se passionne pour une littérature scatologique et pour une philosophie qui, si elle n'est pas réfutée, peut devenir, pour certaines âmes, mortellement dangereuse.»

12. Jean Ampleman, «Entrevues avec Sartre et Magali», *Notre Temps*, 16 mars 1946, p. 5:

« Jean-Paul Sartre, le prophète de l'existentialisme, est venu parmi nous. Tout ce que nos salons mondains contiennent de belles dames et de beaux jeunes hommes est accouru au passage de cet écrivain, sujet de toutes les discussions présentes dans nos milieux dits intellectuels. Une foule choisie a pu entendre son message.

Court et trapu comme un lutteur, Sartre n'a pas dû plaire cependant à nos intellectuels de salon. Il est robuste, tout en heurts. Son parler rapide et saccadé a de quoi dérouter nos beaux phras-seurs.

Peu de gestes dans l'attitude, peu d'éclat dans le débit, il répond avec logique et raison aux questions qui lui sont posées. Tout en fumant maladroitement cigarettes sur cigarettes.

Quelques heures plus tard, dans le même hôtel, nous rencontrons Magali, romancière, surtout (pour les jeunes filles), de son propre aveu.

D'une cinquantaine d'années environ, Magali, forte femme du Midi, n'est pas moins très jeune d'esprit. Sobrement vêtue, elle ne paraît pas avoir souffert de la guerre. Elle parle beaucoup et d'une manière charmante, mais... sans dire grand'chose. Ce qui n'est pas si facile qu'on serait porté à le croire.

Pourtant elle nous a révélé qu'elle était très sympathique à Sartre et à l'existentialisme. Bien qu'elle avoue n'y pas comprendre beaucoup, (Je m'y cherche encore), dit-elle.

Nul doute qu'elle trouverait avantage à causer avec certaines de nos jeunes filles qui s'y retrouvent mieux que Sartre, lui-même.

(Magali était reçue par Marc Rousseau de Radio Program Producers et par les Editions de l'Arbre).

* * *

À remarquer que ces deux écrivains de littératures qui s'opposent actuellement en France, l'engagée et la gratuite, se trouvaient dans le même hôtel, au même moment, sans presque le savoir si ce n'est que par ouï-dire.

Magali continue à écrire des romans d'imagination parce qu'elle croit que les gens ont assez souffert de la guerre ou en ont suffisamment entendu parler pour désirer enfin se reposer dans une littérature qui en soit totalement débarrassée.

Au contraire, Sartre est convaincu que la guerre, l'occupation et la résistance sont des événements tellement marquants dans l'histoire de France qu'ils dépassent le domaine simplement militaire ou même politique pour atteindre la vie nationale et se manifester dans tous les domaines de l'activité humaine.

Qui a raison? ...»

La présence de Magali à Montréal coïncidait avec le lancement de son dernier né *Sur la Route inconnue* (\$1.25) grâce aux bons soins des Editions de l'Arbre ou de l'équipe de la Nouvelle Relève que Wallace Fowlie avait décrite de la façon suivante à Henri Miller dans une lettre datée du 8 juillet 1944:

«Il y a à Montréal une petite maison d'esprit catholique libéral (dans la lignée de Maritain), qui publie pas mal de bons livres. *Editions de l'Arbre, 60 ouest, rue Saint-Jacques*

Je leur ai parlé de vous et de votre oeuvre quand je suis allé à Montréal au printemps dernier. Cela peut donner quelque chose. Si vous leur écriviez en demandant le catalogue? Jusqu'ici, les deux jeunes directeurs littéraires ont mené un bon combat contre les forces réactionnaires du clergé». (Henry Miller - Wallace Fowlie, *Correspondance privée*, Paris, Buchet/Chastel, 1976, p. 63)⁶

6. P.S. Henry Miller est mort dans la nuit de samedi, 7 juin alors que je revise ces pages et pense à Alain Chevrette qui connaît si bien «le philosophe». Roland Houde.

13. Jacques Tremblay, s.j., ««Absence» à l'Europe de M. J.-P. Sartre», *Relations*, VIe année, no 64, avril 1946, p. 115-117. (Texte repris par *Le Devoir*, vol. XXXVII, no 79, jeudi 4 avril 1946, p. 5).

Le professeur d'histoire de la philosophie du Collège Jean-de-Brébeuf se demande en conclusion «pourquoi, de grâce, M. Sartre a-t-il donc accepté ainsi d'être absent» à l'Europe? Serait-ce donc que par hasard il n'y resterait plus rien à démolir ou à nier?»

14. Guy Sylvestre, «Qu'est-ce que l'existentialisme?», *La Nouvelle Relève*, vol. IV, no 10, avril 1946, p. 891-902:

«Et, miracle des miracles, le Canada français, que l'on a toujours dit vingt-cinq ou cinquante ans en retard sur Paris, fait de même. Nos journaux et revues les plus traditionalistes reproduisent des articles d'hebdomadaires parisiens, principalement ceux qui nous donnent de l'existentialisme une image fausse ou inadéquate. De jeunes journalistes y vont même de leur boniment, nous présentant Sartre comme le créateur d'un mouvement philosophique nouveau. On joue *Huis-Clos* à Montréal et l'oeuvre est acclamée une semaine durant. Jean-Paul Sartre fait en moins d'un an deux grandes tournées de conférences à travers l'Amérique, séjournant à Montréal, Québec et Ottawa, où il est officiellement reçu par diverses sociétés culturelles. Tout cela est fort bien, mais fait un peu sourire... (p. 891-892)

Permettez-moi de signaler ici quelques petits faits qui indiquent que l'existentialisme n'intéresse vraiment à peu près personne. Bien qu'il soit centenaire, ce mouvement philosophique était totalement inconnu du public avant que les caricaturistes n'en lancent la mode. Avant la guerre, seules les revues philosophiques et quelques rares revues d'avant-garde ont publié des articles sur cette philosophie. La grande édition anglaise des oeuvres de Kierkegaard, que nous devons à l'Université Princeton, a passé à peu près complètement inaperçue. L'an dernier, Denis de Rougemont a publié à New York un volume d'exercices spirituels intitulé *Les*

Personnes du drame et cette oeuvre a été presque totalement ignorée de nos chroniqueurs littéraires; or, *Les Personnes du drame* est une oeuvre essentiellement existentialiste; mais la mode ne nous avait pas encore atteints et l'on ignorait d'ailleurs à peu près complètement la nature de cette philosophie. Confessons donc que la curiosité existentialiste est purement et simplement du snobisme. (p. 895-896)

Denis de Rougemont a d'ailleurs été un des premiers à faire pénétrer l'existentialisme en France, notamment celui de Kierkegaard et de Barth, qui appartient comme lui à l'Eglise réformée. Il semble que l'existentialisme ait trouvé des adeptes surtout chez les théologiens protestants. Car ce mouvement philosophique n'est nullement athée de soi, comme certains l'ont prétendu à propos de Sartre, et il est tout à fait illégitime d'identifier existentialisme et sartrisme. La pensée existentielle compte, en effet, des penseurs fort différents les uns des autres, et elle a subi des transformations considérables depuis un siècle. Sans doute est-il possible de retrouver des attitudes et des postulats à peu près identiques chez tous les existentialistes, attitudes et postulats que l'on retrouve parfois dans la pensée anté-kierkegaardienne, notamment chez Protagoras, Socrate et Pascal; mais l'existentialisme se divise en plusieurs courants, dont l'un, chrétien, va de Kierkegaard à Scheler et Gabriel Marcel, et l'autre, athée, de Heidegger à Sartre et Lévinas. Si l'on ajoute à ces noms ceux de Soloviev, de Chestov, de Barth, de Jaspers, de Wahl, de Lavelle, de Berdiaeff, de Unamuno, on constatera facilement que l'existentialisme est un courant de pensée fort complexe et très vaste...» (p. 896-897)

15. Sylvestre, «Existentialism is new Philosophical Vogue», *Saturday Night*, 61, 1946, p. 16-17.

16. Guy Sylvestre, «Littérature et métaphysique», *Notre Temps*, vol. 1, no 31, 18 mai 1946, p. 4:

«En plus d'avoir leur revue, les existentialistes sartriens ont leur club littéraire et philosophique, le club Maintenant. Je dis: les existentialistes sartriens, car il y a en France et ailleurs quantité d'existentialistes qui ne sont pas sartriens. Au club Maintenant vont, sans doute, en plus de gens sérieux avides de discuter de problè-

mes fondamentaux de la destinée humaine, quantité de snobs et de curieux (ces parasites de la classe cultivée!), et les journaux français nous apprenaient il y a quelque temps que des milliers de personnes n'avaient pu être admises à la conférence inaugurale de Jean-Paul Sartre, et que le tout avait dégénéré en bagarre. La vie philosophique elle-même entre donc dans l'âge atomique! La fin du monde est prochaine!

Vers la mi-décembre, Simone de Beauvoir donna au club Maintenant une conférence sur les relations de la littérature et de la métaphysique, conférence qui eut beaucoup de retentissement. Cette conférence faisait suite à celles de Sartre et de Caillois. A la suite de la conférence, la romancière engagea la discussion avec Jean Wahl, Alain Clément et Georges Blin. Le texte de cette conférence vient de paraître dans les *Temps Modernes* (avril 1946) et c'est un texte remarquable qu'il convient de signaler et de commenter. La conférence de Sartre — l'existentialisme est un humanisme — a paru en brochure chez Nagel à Paris, mais n'a vraisemblablement pas atteint nos rives, non plus que celle de Caillois...»

17. Lucien Jaillard, «Le Sartrisme et l'opinion française», *Notre Temps*, vol. 1, no 39, 13 juillet 1946, p. 1 et 4:

«En définitive, Sartre a décrit l'absurdité réelle d'une époque sans réussir davantage à nous convaincre à l'absurde que Voltaire n'avait réussi à nous détacher de l'optimisme en nous décrivant les malheurs de Candide. C'est dans la croyance au progrès moral de l'homme et des sociétés que l'homme et les sociétés trouveront la vertu de réaliser ce progrès, non dans un engagement occasionnel sans foi ni espérance. Le fait que l'existentialisme ait submergé l'opinion prouve, sans plus, que l'opinion est à qui sait la prendre. Le fait que tout le monde en France en fut obsédé, depuis les docteurs de Sorbonne jusqu'aux midinettes, en passant par les étudiants barbus et désœuvrés du café de Flore, prouve à l'évidence qu'il s'agit d'un phénomène collectif, d'une mode plus que d'une philosophie véritable, et que tout cela passera tout d'un coup, comme l'engouement pour le Bo-Lo et les épaules carrées.

Depuis quelque temps déjà les philosophes ont fini de rire et commencent à battre en brèche cette prétendue doctrine. Beau-

coup d'étudiants, beaucoup de catholiques — les plus menacés — réagissent et s'opposent. Dans un récent numéro d'un journal littéraire, Armand Cuvillier, se référant à la pensée de Bréhier, de Wahl, de Blondel, a fort bien dit ce qu'en pensent déjà les gens sérieux de France, lesquels sont bien plus nombreux qu'on ne l'imagine. Claudel, dans une récente interview, a pris soin de faire savoir qu'il abomine les thèses de Sartre. Une fois de plus on va constater que, s'il n'y a que Paris pour créer une mode, Paris sait aussi fort bien reléguer dans l'oubli ce qui ne tenait sa raison d'être que d'un caprice, d'une fantaisie, d'une circonstance. Amis Canadiens, voilà une nouveauté qui commence à dater. Si j'étais à votre place je la laisserais pour compte aux Français, et je leur renverrais par la même occasion toutes les séquelles, toutes les élucubrations dadaïstes, surréalistes, avec tous les «autonomistes» et les «abstractions» picturales qui vont finir un jour par vous faire des invendus. Et je songerais aux modes de demain. Ou aux choses sérieuses».

18. Guy Sylvestre, «L'Existentialisme est-il un humanisme?», *Notre Temps*, vol. 1, nos 42-43, 10 août 1946, p. 4:

«En commentant la brillante conférence de Simone de Beauvoir sur la littérature et la métaphysique, je signalais qu'elle avait été prononcée au club Maintenant à la suite de conférences de Jean-Paul Sartre et de Roger Caillois. Le texte de la conférence du premier, suivi du débat entre Sartre et le marxiste Naville lors d'une reprise de cette conférence en privé, a été publié récemment: l'Existentialisme est un humanisme nous dit-il; c'est là une question qui mérite une sérieuse attention. L'auteur des *Chemins de la Liberté* veut moins exposer sa doctrine intégrale que réfuter les objections principales des marxistes et des personalistes chrétiens contre son système. Les premiers lui reprochent surtout d'aboutir à un quiétisme du désespoir, et les seconds à la pure gratuité en supprimant les commandements de Dieu et les valeurs inscrites dans l'éternité. Les uns et les autres lui reprochent encore de trop souligner l'ignominie humaine et de montrer partout le sordide et le visqueux. A ce sujet, Sartre rétorque que la sagesse des nations est encore plus triste que la sienne et que l'existentialisme est une doctrine qui cherche à rendre la vie humaine possible. Si cette doctrine fait peur,

ajoute-t-il, c'est qu'elle laisse une possibilité de choix à l'homme qui préfère s'enliser dans des habitudes et se réfugier dans des cadres de toute sécurité...»

19. Guy Sylvestre, «Existentialisme et littérature», *La Revue de l'Université Laval*, vol. 1, no 5, février 1947, p. 423-433:

«S'il est impossible de découvrir chez les poètes de la jeune génération un idéal commun, la soumission à une discipline commune, que nous pouvions observer chez les surréalistes entre les deux guerres, plusieurs romanciers de la jeune génération se réclament aujourd'hui de l'existentialisme ou manifestent des tendances connexes, bien qu'il existe comme toujours des isolés qui, en dehors de toute école, perpétuent les traditions réaliste ou romantique, moraliste ou poétique, du roman français. Malgré les protestations de nombreux critiques et d'une partie considérable de la société littéraire, l'existentialisme a connu depuis trois ans une vogue que le goût du nouveau et du scandaleux ne suffit pas à expliquer. Le succès rapide et étendu des existentialistes, l'accueil enthousiaste qu'une grande partie de la jeunesse a ménagé à leurs oeuvres, s'expliquent par le besoin que toute société ressent fortement de découvrir de nouvelles valeurs à la suite d'un profond bouleversement social, par les relations étroites que Sartre a cherché, dans un manifeste retentissant, à établir entre existentialisme, littérature engagée et résistance, par le contexte érotique, trivial et désespéré, accordé à la sensibilité tourmentée de notre temps, dont ces romanciers et dramaturges ont entouré leur système, et enfin par les dons littéraires indéniables que ces oeuvres manifestent. En plus de leur valeur littéraire absolue, les oeuvres dites existentialistes ont une portée symptomatique qu'il importe de ne pas passer sous silence. Quel que soit le jugement que nous serons amenés à porter sur cette école philosophico-littéraire, il serait injuste d'en nier l'importance et l'intérêt et de lui refuser la place qu'elle mérite dans l'évolution culturelle de la France.

Le coryphée, ou le prophète, de ce mouvement nouveau qui a provoqué de si profonds remous dans la conscience française et remis en question toutes nos valeurs humaines, est le philosophe,

romancier, dramaturge, critique et journaliste Jean-Paul Sartre, dont les principaux satellites sont Simone de Beauvoir et Maurice Merleau-Ponty. Il faut dire tout de suite que l'existentialisme est un mouvement philosophique au moins séculaire et fort complexe qui se divise en deux courants, dont l'un chrétien, va de Kierkegaard à Scheler et Gabriel Marcel, et l'autre, athée, de Heidegger à Sartre et Lévinas. Si l'on ajoute à ces noms ceux de Soloviev et de Chestov, de Husserl et de Jaspers, de Barth et de Berdiaeff, de Lavelle et de Unamuno, on réduit le sartrisme à ses proportions véritables; le mérite de Jean-Paul Sartre est, en plus d'avoir approfondi et renouvelé certaines notions existentialistes, d'avoir incarné cette attitude intellectuelle dans des oeuvres romanesques ou dramatiques, d'avoir fait descendre la conscience dans les contingences de la vie contemporaine et d'avoir ainsi assuré à la phénoménologie un mode d'expression qui lui permette d'atteindre un vaste public. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'existentialisme en lui-même, d'exposer et de commenter l'ontologie phénoménologique de *l'Être et le Néant*; qu'il me suffise d'indiquer quelques postulats de cette philosophie qui pourront nous aider à saisir le sens de l'oeuvre proprement littéraire de Jean-Paul Sartre.

Alors que la philosophie traditionnelle, dans sa diversité même, cherchait à découvrir et à définir par-delà les phénomènes, la nature ou l'essence des choses qu'elle exprimait dans un concept général ou universel, Jean-Paul Sartre, ayant nié l'existence de Dieu et ayant par voie de conséquence reconnu l'absolue subjectivité de toutes les valeurs, pose au point de départ de sa philosophie la primauté de l'existence sur l'essence chez l'homme, ce qui signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et ne se définit qu'ensuite. L'homme se fait tel qu'il se conçoit et tel qu'il se veut, il est une conscience qui se projette dans l'avenir et n'est rien d'autre que ce qu'il devient par ses seules forces. Il n'y pas de nature humaine, il n'y a que des hommes qui se réalisent eux-mêmes en s'engageant dans le monde, se définissent par rapport aux situations dans lesquelles ils ont à se créer. Puisque d'après Sartre, il n'y a pas de Dieu, «chacun de nous fait l'absolu en respirant, en mangeant, en dormant ou en agissant d'une façon quelconque».

Entièrement responsable de lui-même, il éprouve une sensation de délaissement ou d'angoisse en se découvrant libre, c'est-à-dire condamné à se choisir lui-même puisqu'il n'est que la somme des réalisations de son propre choix. Mais, cette liberté n'est pas la gratuité gidiienne, car se découvrant conscience libre, l'homme se découvre simultanément conscience libre dans le monde et, de même qu'il est entièrement responsable de lui-même, il est aussi responsable des autres qui sont donnés en même temps que lui-même et dont il ne peut se dégager. Il n'y pas de nature humaine, mais il y a une condition humaine et ce que les hommes ont en commun, ce n'est pas une somme de qualités intrinsèques, mais un ensemble de limites extérieures. C'est en se situant par rapport à ces limites, en s'y soumettant, en cherchant à leur échapper ou à les dépasser, que l'homme se définit. Contrairement aux choses qui sont figées dans leur nature, l'homme est la poursuite de ses buts, et c'est en ne s'enfermant pas en lui-même mais en se faisant toujours de plus en plus présent dans un univers humain que l'homme crée ce que l'auteur de *l'Etre et le Néant* appelle un humanisme existentieliste. Comme le dit Sartre lui-même, sa philosophie n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente.

Ces thèmes de la contingence de l'existence humaine, de la liberté créatrice de l'homme et de l'engagement dans le monde, alliés à la sensation d'un corps périssable, au désespoir d'une humanité veuve de Dieu et à un érotisme sordide et inéluctable, constituent l'expérience fondamentale de l'auteur qui la rendra sensible en l'attribuant à ses personnages de roman. *La Nausée*, *Le Mur*, *Les Mouches*, *Huis Clos*, *Les Chemins de la liberté* et les oeuvres postérieures de Sartre ne sont toutefois pas des romans à thèse; ces récits et ces tragédies n'ont, en effet, pas pour objet d'établir une idée, mais de nous montrer des consciences humaines éprouvant ces sensations dans leur vie même. Chez l'auteur des *Mouches*, c'est moins le roman ou le drame qui se fait philosophie que la philosophie elle-même qui, se détournant des concepts abstraits, s'abaisse à l'existence concrète, au vécu contingent; l'essai philosophique d'une part, le roman et le drame d'autre part, ne sont que deux manières, l'une théorique, l'autre créatrice, d'exprimer les

mêmes expériences vécues, physiques ou conscientes. C'est en ce sens que l'on a pu parler de roman métaphysique ou de roman ontologique, mais il faut noter qu'il ne s'agit pas d'une métaphysique ou d'une ontologie abstraites, mais d'une phénoménologie qui, comme le signale Merleau-Ponty, se refuse à toute conceptualisation pour n'être qu'une méditation sans cesse continuée sur une existence toujours présente, et ne cherche pas à constituer le réel, mais seulement à le décrire. Ce problème des relations de la littérature et de la métaphysique, qui se pose à propos des oeuvres littéraires de Sartre, se pose de la même manière à propos de celles de Simone de Beauvoir, et qu'il me soit permis, avant d'analyser les romans et les drames de l'un et de l'autre, d'exposer brièvement les vues de la romancière sur ce problème, ce qui d'ailleurs aidera à mieux comprendre le sens de ces deux oeuvres.

Après avoir noté que, dans sa jeunesse, elle se sentait écartelée en découvrant dans les romans un monde concret, temporel, contingent, tandis que les traités de philosophie l'emportaient par-delà les apparences terrestres dans la sérénité d'un monde intemporel, Simone de Beauvoir dit que certains romanciers modernes ont cherché à abattre les barrières que le monde a toujours élevées entre la littérature et la philosophie. Alors que la philosophie traditionnelle livrait au lecteur une reconstruction intellectuelle de l'expérience, et que le romancier cherchait à décrire cette même expérience sur le plan imaginaire, l'auteur des *Bouches inutiles* nous dit qu'il est possible d'exprimer dans un roman vivant cette expérience unique en mariant le monde de la conscience à celui des phénomènes sensibles, comme l'ont prouvé, par exemple, un Dostoïewsky ou un Kafka. De même que le romancier peut montrer l'homme comme jaloux, avare, poltron, orgueilleux ou luxurieux, — le roman est alors psychologique ou moral, — il peut également le montrer dans sa «dimension métaphysique: angoisse, révolte, volonté de puissance, crainte de la mort, fuite, soif d'absolu» — le roman est alors métaphysique ou ontologique. Tous les êtres ne vivent pas sur le même plan et, si la passion amoureuse ou la passion des biens de ce monde peuvent faire naître des drames que le roman peut évoquer, l'angoisse d'un homme qui cherche le sens de la vie, qui cherche à conquérir sa liberté, est aussi un drame vivant, vécu, dont le romancier peut faire l'objet de son oeuvre.

La métaphysique existentialiste est moins un système qu'une aventure de l'esprit qui découvre sa condition dans le monde, et Simone de Beauvoir nous dit qu'elle ne veut pas *faire* de la métaphysique comme en font les professeurs, mais *être* métaphysique, c'est-à-dire «se poser dans sa totalité en face de la totalité du monde», car «l'homme est toujours engagé tout entier dans le monde tout entier». Les romans existentialistes ne sont donc pas des exploitations littéraires de notions d'abord établies sur le plan métaphysique ou intellectuel, mais la manifestation d'un aspect de l'expérience métaphysique qui ne peut se manifester autrement: son caractère singulier, subjectif, dramatique». Cette position me paraît parfaitement légitime et justifiée d'ailleurs par l'oeuvre de Sartre et de Simone de Beauvoir, pourvu qu'elle ne nie pas la légitimité du roman psychologique, du roman poétique ou du roman théologique qui, eux aussi, expriment des expériences humaines. Il suffit que le romancier soit assez maître de son art pour ne pas tomber dans le didactisme et pour évoquer d'une manière sensible et vivante les expériences vécues d'un homme qui se débat dans son existence quotidienne contre les problèmes fondamentaux dont la solution oriente toute une vie. Le roman existentialiste contemporain est véritablement vivant parce qu'il fait vivre devant nous des êtres de chair et de sang, qui cherchent leur âme au milieu d'un monde pourri dont les objets, les événements et *les autres* posent à leur conscience des problèmes qu'ils sentent, pensent et vivent à la fois.

Jean-Paul Sartre est incontestablement le plus grand romancier et dramaturge que sa génération ait encore révélé, non seulement à cause de ses dons littéraires qui sont très grands — d'autres en ont d'égaux — mais parce qu'il a su créer un univers d'une intensité remarquable, où se retrouvent partout ses idées, ses sensations et ses obsessions, ce qui donne à son oeuvre un accent de vérité indéniable et en fait une sorte de bloc solide et homogène. On sent que toute cette oeuvre a été écrite sous le poids de la nécessité et que Sartre ne pouvait pas ne pas écrire cette oeuvre et ne pouvait pas l'écrire autre qu'elle est; on ne trouvera dans toute cette oeuvre imposante aucun jeu littéraire, l'auteur écrivant sous l'impérieux besoin de se délivrer de ses obsessions, d'extérioriser sa vision du monde. Cette oeuvre dans laquelle l'auteur est tout

entier engagé est de celles qui nous obligent à prendre position devant elles, parce qu'elles ne sont pas un pur divertissement ou un amusant exercice, mais remettent en question toutes nos valeurs, nous proposent une conception de la vie qu'il nous faut admettre ou rejeter. Cette impression de nécessité s'imposait à nous dès *La Nausée* et jusqu'à ses dernières oeuvres, Jean-Paul Sartre est resté fidèle à lui-même...»

Pour M. Guy Sylvestre
et quelques autres

T.-R. (U.Q.T.R.) et
Mtl (A.C.P.),
1-6 juin 1980

